

avec le langage des éléments, des plantes, de l'eau, des animaux et avec l'itinérance de l'auteur elle-même dans cette nature où « la liberté des chemins est entravée par de récents éboulements », comme un rappel discret du sinistre passé. Traductrice et poétesse, Kinsky est une orfèvre du langage. Après *La rivière* (Gallimard, 2017) et *Le bosquet* (Grasset, 2020), *Rombo*, découvert dans la merveilleuse traduction d'Olivier Le Lay, en est la confirmation.

■ Nicole Bary

Samuel Forey

Les aurores incertaines

Grasset, 2023, 480 pages, 25 €.

■ Le livre de Samuel Forey raconte six années de journalisme au Moyen-Orient, du Caire à Erbil. D'un style saccadé, parfois un peu rapide, le récit nous entraîne dans la fébrilité de la révolution égyptienne, la peur qu'inspire, dès 2011, la Syrie condamnée depuis à une guerre sans fin, la vie quotidienne dans la bande de Gaza. Les pages sur l'Égypte sont les plus réussies, l'atmosphère générale et le sentiment d'une situation historique frappent le lecteur. En Irak, la guerre et la mort s'entrechoquent dans un grand fracas et le journalisme de guerre apparaît dans toutes ses contingences et son courage : sur la ligne de front, comme sur le rivage des Syrtes, on se contente souvent d'attendre.

Dans l'ensemble, les sensations l'emportent sur l'analyse, depuis un point de vue personnel où le portrait prend très largement l'avantage sur le tableau d'ensemble de la région. Le risque est d'étourdir un peu le lecteur dans un tourbillon de violence où les situations, notamment à la fin du livre, se confondent quelquefois. L'effet est sans doute voulu et n'ôte rien à l'intérêt principal du livre : le récit des événements se mêle à la vie personnelle de l'auteur qui rend compte du rôle parfois ambivalent du voyage dans ses années de jeunesse. Le livre restitue d'une manière sensible le contraste des atmosphères à quelques heures d'avion, de la joie mêlée de peur des départs, de la volonté de fuir les regrets, des relations à ses parents qu'on n'oublie jamais, sous le soleil de Mossoul ou de Paris.

■ Antoine Perrier

A R T

Laurent Jenny

La folie du regard

L'Atelier contemporain,
2023, 208 pages, 20 €.

■ Que nous propose ce beau livre de Laurent Jenny si ce n'est d'interroger l'acte « hasardeux, rare et toujours incomplet » de *voir*, soumis à tant de conditionnements plus ou moins conscients ? Ceux liés aux savoirs trop bien appris, à la perception séditieuse, à l'ima-

gination vagabonde et à nos sens insatiables. Mais ceux, aussi, imposés par une époque inféodée aux technologies de l'image et à leurs addictions nous enjoignant de les consommer à un rythme effréné, parfois jusqu'à la nausée. C'est que nous avons trop usé nos yeux, saturant nos regards d'images stéréotypées flirtant avec les séductions faciles, la démesure, la complaisance ou le nihilisme. Aux antipodes de ce matraquage, mais aussi contre les doctes interprétations d'une histoire de l'art trop sûre d'elle-même (« expliquer les images n'est pas les voir »), l'auteur – écrivain, critique et professeur honoraire de l'Université de Genève – nous offre cette « folie du regard » au sens de ce qui l'affole et le trouble. Il nous enseigne d'abord « comment voir », cet acte somme toute banal, mais essentiel et énigmatique, qui prend ici la forme d'une résistance du visible à son épuisement superficiel. Il plaide pour l'œuvre comme réserve de sens et de vérités, pour peu que l'on accepte d'entrer dans son jeu, sa patience et sa profondeur. Puis il s'attarde sur des œuvres picturales et photographiques soigneusement choisies et reproduites ici, depuis l'art pariétal jusqu'à Giacometti en passant par Cranach, Courbet, Matisse ou d'autres, questionnant ce qui y surprend aujourd'hui notre vision, comme celle de leurs auteurs autrefois. Un plaidoyer salutaire, éloge du mystère et du temps long de la contemplation, en tous points contraires à la triste jouissance du « tape-à-l'œil ».

■ Odile de Loisy

Hans Ulrich Obrist

Une vie *in progress*

Seuil, « Fiction et Cie »,
2023, 240 pages, 21 €.

■ Longtemps, Hans Ulrich Obrist ne s'est pas couché de bonne heure. Personnalité parmi les plus influentes de l'art contemporain et directeur artistique de la Serpentine Gallery de Londres, le « curateur » globalisé ne dormait presque pas et parcourait inlassablement le monde, mais semble cette fois avoir arrêté sa course folle pour réfléchir au tissage du fil de son propre destin. Depuis l'accident originel évoqué dès les premières pages – cause manifeste de cette urgence de vivre –, il revient pour la première fois sur son enfance suisse, son adolescence marquée par des rencontres artistiques hors norme et s'applique à lui-même la technique des *Vies* de Giorgio Vasari (1511-1574). Dans cette autobiographie inclassable et atypique, il révèle une détermination sans faille, l'importance de rituels sophistiqués, le recours à un cocasse « stratagème de la carte postale » et, finalement, une méthode d'investigation de l'existence. Aussi bien fidèle au « rhizome » de Gilles Deleuze qu'à la « créolisation » chère à Édouard Glissant, l'ouvrage d'Obrist se situe entre une constante quête de mentors, une histoire intime de relations humaines et un intense désir de décroquer l'art, à travers des milliers d'entretiens avec des créateurs et le commissariat de plusieurs centaines d'expositions. Loin de tout ressassement